

ÉRASME EN HONGRIE

Le monde du Moyen-Age, en train de disparaître à la fin du xv^e siècle, a donné, même dans le domaine intellectuel, des signes de décadence ; ceux-ci concordent avec les profondes modifications subies dans d'autres domaines, par le Moyen-Age en pleine transformation, et révèlent qu'un vieux monde disparaît, tandis qu'un nouveau se crée. Si l'on observe dans l'histoire hongroise les approches du désastre de Mohács, il y a lieu de montrer le lien qui unit les événements intellectuels du Moyen-Age décadent aux tristes héros de Mohács, défenseurs de l'idée nationale hongroise.

« Ah, c'est une chose d'importance — écrit Mihály SZTÁRAI, qui portait encore l'habit franciscain quand il prit part à la bataille de Mohács — il y a des choses qui commencent en ce moment, et pour sûr, le monde est en train de changer ¹. » Si la génération de la noblesse hongroise, qui fut entraînée dans la crise de Mohács, a pris une nouvelle orientation et s'est détournée des idées du Moyen-Age, c'est sous l'influence d'ÉRASME. De tous les hommes qui influencèrent la vie intellectuelle hongroise entre le xvi^e et le xvii^e siècle, Érasme est le premier qui apparaît à l'horizon hongrois. Les malheureux héros de Mohács, qui ont une instruction supérieure, regardent Érasme comme leur chef spirituel. Les plus anciens imprimés hongrois, s'ils ne continuent pas purement et simplement les traditions du Moyen-Age, s'inspirent d'Érasme.

La sagesse chrétienne d'Érasme, d'accord avec les réflexions de plusieurs générations, survit encore aux xvi^e et

1. Cf. Sziády, *Régi magyar költők tára* [Recueil des anciens poètes hg] V, pp. 212-295 et Beóthy, *A magyar irodalom a mohácsi csatában* [La littérature hongroise et la bataille de Mohács] *Akadémiai Értesítő*, 1900, pp. 318-330.

xvii^e siècles. Les différentes générations ont vu successivement bien des choses différentes, et ont reflété chacune à leur façon sa physionomie intellectuelle. Par la comparaison de trois générations, on peut se représenter cette assimilation qui fit de l'œuvre d'Érasme l'élément constitutif de la vie intellectuelle en Hongrie aux xvi^e et xvii^e siècles.

La **première génération** est celle des « érasmistes hongrois ». HENCKEL, BRODARICS, VERANCSICS, Nicolas OLÁH, les THURZÓ et leurs contemporains ont trouvé dans Érasme cet apaisement et cette résolution, qui les a fait sortir des pénibles embarras de la vie intellectuelle de leur temps. Ils ont eu des relations avec lui, soit personnellement, soit par lettres ; la personne d'Érasme était en quelque sorte vivante devant eux. La vénération qu'ils lui portent n'apparaît pas dans des ouvrages littéraires, mais dans leur personne même, dans leur conduite, leur activité ecclésiastique et politique.

La **seconde génération** déjà a été élevée sous l'influence de l'humanisme protestant. Ceux-ci ne sont pas des courtisans diplomates ou de hauts dignitaires ecclésiastiques, comme les membres de la première génération, mais des maîtres d'école bourgeois et des prédicateurs. Ils ont perdu le contact direct avec Érasme, et leur chef intellectuel est MÉLANCHTON, le « præceptor Germaniæ ». Ils regardent Érasme sous l'angle de l'humanisme protestant, et cherchent dans son œuvre ce qui peut satisfaire leurs tendances bourgeoises et leurs aspirations de prédicateurs : ils en font des livres scolaires et des livres de messe. János SYLVESTER, KOMJÁTI, HONTERUS, et leurs contemporains font d'Érasme un écrivain bourgeois et protestant ; et ils l'accrommodent aux tendances dominantes de la vie intellectuelle hongroise des xvi^e et xvii^e siècles.

Mais, dès le xvi^e siècle, et surtout au xvii^e, ils ont su s'élever au-dessus des querelles de la Réforme, et sont presque arrivés à l'*Aufklärung*. La sagesse chrétienne a repris vie en eux, non pas, il est vrai, sous l'influence directe d'Érasme ; mais ce sont les débuts de l'*Aufklärung*, et

surtout les anti-trinitaires, les stoïciens des Pays-Bas qui les ont éloignés des réformateurs de Wittemberg pour les amener à la vraie sagesse chrétienne. L'enseignement du Portique et d'Epicure pénètre plus avant dans leurs réflexions que le confessionnalisme qui domine à cette époque ; mais les idées d'Érasme, séparées de sa personne, se sont incorporées à eux. Parmi eux nous trouvons des protestants et des catholiques ; tous propagent la sagesse apaisante. André Dudics a été le représentant le plus marquant de cette **troisième génération**.

LES ÉRASMISTES HONGROIS.

La première génération qui s'est assimilée les idées d'ÉRASME était constituée par ses contemporains hongrois, plus jeunes que lui. Érasme a influé sur eux, quoiqu'il n'ait pas eu un tempérament d'apôtre, ni une éloquence pathétique ; mais il a su manier les hommes avec tant de doigté que, malgré son dédain de l'action, il a pu devenir un inspirateur et même un guide dans tous les domaines de l'activité intellectuelle contemporaine. Dans les premières décades du XVI^e siècle, tous les regards se sont fixés sur lui. Il n'y eut pas de plus grande autorité que lui dans la république européenne des humanistes. Nicolas OLÁH l'appelait « génie divin ¹ », Gábor PESTHY « le plus grand sage de l'époque ² », Jean SYLVESTER, « la gloire du monde chrétien ³ ». URISINUS VELIUS écrit à son sujet qu'il est le « numen » et le σωτήρ de l'époque, sans aucun égal dans le monde entier, depuis des siècles : il irait en pèlerinage à Bâle pour le voir, et ferait ce pèlerinage même s'il habitait aux

1. Cf. *Correspond. de Nicolas Oláh*, publiée par Arnold Ipolyi, Bpest 1875, p. 9 : « Erasmi virtutes non in hemicyclo, ut tu scribis solum, sed in aliis quoque omnibus locis, dum fuit usus, mirifice celebravi. Est enim dignum ut ab omnibus rara ipsius virtus et divinum ingenium prædicetur. At cur ego illius virtutes doctrinam, et miram eruditionem non suscipierem. »

2. Cf. Gábor Pesthy, *Novum Testamentum*, 1536 (édit. des fac. similés de l'Académie hongroise), dédicace : « Erasmus quoque ille, homo magni ingenii, majoris eruditionis, maximique iudicii ac vir nostræ tempestatis sapientissimus. »

3. « Erasmus ille Roterodamus, orbis Christiani eximium decus. » Cf. Dankó, *J. Sylvester Pannonius, Leben, Schriften und Bekenntnis*.

Indes ¹. Cette vénération idolâtrique ne s'adresse pas à un livre d'Érasme en particulier, mais à toute sa personne. Ses livres n'ont pas connu le succès, chacun en particulier, mais se sont répandus en bloc avec sa correspondance. Leur contenu n'était pas un article de vulgarisation, mais était destiné à un petit nombre d'élus. C'est dans les chancelleries des cours, dans l'entourage des nobles et des hauts dignitaires ecclésiastiques que s'est développé l'humanisme au xvi^e siècle. Dans ces centres littéraires qu'étaient les cercles de la haute noblesse, les idées d'Érasme se sont infiltrées en même temps que sa renommée, et il a donné à leur vie une orientation nouvelle. Grâce à sa connaissance des hommes il a réalisé ce chef-d'œuvre de conquérir cette couche sociale instruite et cultivée et de se gagner peu à peu tous les hommes et tous les éléments importants de l'Europe occidentale, en commençant par les cours des souverains. Il s'est ouvert l'accès des cours par son ouvrage sur l'éducation des princes — *Institutio principis christiani* ², — et sa correspondance incessante avec des éducateurs de princes, chanceliers, conseillers, confidents, a répandu sa renommée. Les héritiers des trônes et les princes royaux ont été élevés dans le respect d'Érasme, et de toutes les cours d'Europe il reçut maint témoignage de reconnaissance et maint présent.

Dans le réseau de sa correspondance qui embrassait l'Europe entière, un fil était attaché à la cour de Bude. Son nom, sa renommée, sa gloire font partie de l'ambiance de cette cour. Le culte qu'on lui rend à la cour de Bude avant Mohács a une signification toute particulière : sa conception de la vie, issue de la décadence du temps, rentre dans les symptômes d'un déclin général ; elle révèle la dissolution du monde hongrois contemporain et l'inéluctable nécessité de Mohács. Quand ses lettres passaient de main en main à la table royale, la banque FUGGER-THURZÓ devenait plus puissante que les clans féodaux qui se mangeaient l'un l'autre.

1. Cf. Bauch, *Caspar Ursinus Velius*. Ungarische Revue, 1887, p. 39 et lettre d'Érasme à Stanislas Thurzó, *Opus Epistolarum*, 669.

2. Un exemplaire de l'édition de 1516 de cet ouvrage était en la propriété de János ZÁPOLYA, qui a inscrit sur l'exemplaire : « Sum Johannis electi Regis Hungariæ. » *Századok*, 1876, p. 508.

Les finances royales étaient aux mains d'un homme d'origine juive, Éméric FORTUNATUS (SNEOR SALMAN), et les dettes héritées des époques antérieures ne cessaient de s'accroître. On ne pouvait en quelque sorte trouver d'homme capable de gérer les finances du pays ; on confia le trésor à un homme puissamment riche, Elek THURZÓ, mais malgré sa bonne volonté, la cour s'endettait continuellement et la monnaie se dépréciait. Les mineurs de la Haute Hongrie abandonnèrent le travail, et s'insurgèrent, refusant la nouvelle monnaie et exigeant de recevoir, dans cette monnaie dépréciée, un salaire double de celui qu'ils touchaient avec l'ancienne monnaie ¹. VERBÓCZY triompha de la révolte et mit à mort les chefs de l'insurrection « qui avaient trompé la bonne foi des masses incultes ² ». L'éclat du palais de MATHIAS CORVIN passait, se ternissait, et les volumes de la Corvina étaient volés pour être vendus à l'étranger. Cette bibliothèque « d'une richesse vraiment éblouissante » — écrit BRASSICANUS en 1526 — disparaît misérablement en même temps que la Hongrie ³. La perte de Nándorfehérvár suivit l'échec des négociations. HERBERSTEIN, quand il est ambassadeur à Bude en 1519, note que le pays est dans un tel état qu'il n'en a plus pour longtemps ⁴. L'indifférence et le scepticisme d'Érasme se sont trouvés chez eux dans cette cour décadente, placée à la tête de l'organisation croulante de l'Etat : c'est là un signe évident de dissolution. L'Etat et l'Eglise avaient perdu tout pouvoir de concentration, et ne pouvaient plus unifier et diriger les affaires publiques. « En Hongrie personne ne s'occupe des affaires publiques, écrit CAMPEGGIO avant Mohács, tout est livré au hasard, il n'y a

1. « Wir müssen auch alle ding zwir teurer dann vormals nehmen und allweg zwen diser Pfening an stat eines alden ausgeben... das Ir uns kurzab zwen neue Pfening vor einen alden zahlen und geben sollt. » *Történelmi Tár*, 1883, p. 79. « Alte münze oder zwei neue Pfennige für einen alten. » Max Jansen, *Jakob Fugger der Reiche*. Leipzig, 1810, p. 175.

2. Voir le jugement rendu par Verbóczy dans *Katona*, XIX, 579.

3. Cf. Fraknói, *Magyarország a mohácsi vész előtt* [La Hongrie avant la débâcle de Mohács]. Bpest, 1884. — Pour le point de vue allemand, cf. Ludwig Neustadt, *Ungarns Verfall am Beginn des XVII. Jhundert*. Ungarische Revue, 1885, p. 323.

4. « Es hette ein soliche gestallt, als sollte es nit lang geweren ». Neustadt, *ibid.*, p. 328.

plus la moindre justice ¹. » Ceux qui vivaient dans ce milieu de dissolution, ont voulu autre chose ; ils s'en sont retirés, et ont cherché la tranquillité d'esprit. La cour s'est approprié la sagesse d'Érasme, parce qu'elle correspondait à l'esprit de cette civilisation décadente. Érasme a eu plaisir à voir surgir dans la cour de Bude de nouveaux admirateurs, qui travaillaient pour lui, et à recevoir leurs témoignages d'admiration et leurs présents.

Dans la cour de Bude, les plus ardents étaient Jacob PISO, Ursinus VELIUS, Antonius de KASSA ; par eux sa renommée a pénétré peu à peu la cour des Habsbourg-Jagellon. Ces trois premiers admirateurs hongrois n'étaient pas de fortes personnalités, mais des humanistes considérables de leur temps ; ils n'en prennent pas moins de l'importance par la diffusion qu'ils ont donnée aux idées d'Érasme : ils ont amené dans les eaux hongroises le navire sans voiles de la sagesse chrétienne.

Le poète PISO ² avait fait partie du « contubernium » de Konrad CELTES, humaniste de Bude. Il reçut une mission diplomatique pour Rome, où il se rencontra avec des humanistes de l'entourage de CORITIUS. Érasme se trouvait à Rome en même temps que PISO ; ils firent connaissance, peut-être à l'un des banquets socratiques donnés par les amis de Coritius. « Mes relations avec PISO n'ont pas manqué de charme », disait plus tard Érasme, se rappelant les jours passés à Rome ³. Quand Érasme quitta Rome pour Sienne, ils entretenirent une correspondance. PISO, voulant faire une amabilité à son illustre ami, lui envoya un étrange cadeau : un fascicule de

1. Rapport de Campeggio du 29 déc. 1524 et du 5 janv. 1525. Fraknoi, *ouvr. cit.*, p. 59.

2. FÖGEL József, II. *Ulászló udvartartása* [La cour de Ladislas II] Bpest, 1913, p. 42. SZINNYEI, *Magyar Írók Élete* [La vie des écrivains hg], X, 1202. — ABEL Jenő, *A magyarországi humanisták és a Dunai Tudós társaság* [Les humanistes de Hongrie et la Société savante du Danube]. Bpest, 1880, p. 88. C'est Ursinus Velius qui mit PISO en relations avec Érasme.

3. Cf. BAUCH, *Történelmi Tár*, 1885, p. 340-343 et FÖGEL József, II *Lajos udvara* [La cour de Louis II] Bpest, 1917, pp. 142-148.

Sur la correspondance de PISO et d'Érasme, cf. PISO : lettre de Rome, 1509, 30 juin (*Opus Epistolarum*, 101-112), PISO : Prague, 1522 (publiée par BAUCH, *ouvr. cit.*, et de nouveau par Förstemann-Günther, *Beihft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen* (Leipzig, 1904, 7-9) et par FÖGEL, *ouvr. cit.*). PISO : Buda, 1 févr. 1526, dans BAUCH, *ouvr. cit.*, Günther-Förstemann, o. c. ; FÖGEL, o. c. ; Érasme : Bâle 9 sept. 1526 (*Op. Ep.* 954-55).

copies des lettres d'Érasme qu'il avait trouvé dans une librairie de Rome. Érasme lui répondit par lettre : Piso garda cette lettre « comme si c'était de l'or » (la lettre s'est pourtant perdue). L'amitié d'Érasme ramena Piso à la poésie qu'il avait depuis longtemps abandonnée, et c'est, paraît-il, sous l'influence de son ami qu'il écrivit le recueil intitulé *Schedia*. Plus tard Piso revint à la cour de Bude et devint le précepteur d'Elek Thurzó, puis du jeune roi Louis. Il fut le premier Hongrois à connaître personnellement Érasme, et cette rencontre fut le grand événement de sa vie. Fervent admirateur de son grand ami, il a voulu, pendant toute sa vie, éveiller chez les autres le même enthousiasme. Les livres d'Érasme à la main, ses lettres dans leur poche, sa louange dans leurs discours, de tels admirateurs ont introduit Érasme dans le monde intellectuel de la cour de Bude. Ursinus Velius déclare que Piso « toujours constant et fidèle, est le plus ardent défenseur d'Érasme à la cour de Buda. » Lui-même se vante auprès d'Érasme « d'avoir parlé de son maître devant des rois, des évêques, des princes et surtout devant ses meilleurs amis ; il a fait aussi l'éloge de son enseignement et de lui-même. » Quand les évêques Thurzó sont venus chez lui, ils l'ont trouvé plongé dans les œuvres d'Érasme. A la table royale, il défend les idées d'Érasme et explique la différence qui le sépare de Luther : quand une controverse s'élève, il fait apporter une lettre d'Érasme lui-même ; la reine et même le roi, pleins de curiosité, se l'arrachèrent ; moi j'étais déjà au courant, par la lettre que tu m'avais adressée de Sienna quand j'étais à Rome. » (C'est cette lettre en question que Piso avait gardée « comme de l'or »). « La lettre a passé de mains en mains, le silence se fit, nous l'avons tous lue, et ceux qui n'y connaissaient rien se tinrent cois. » Quand Ursinus Velius vint voir Piso à Bude, ils commencèrent à parler d'Érasme. « Toi, lui écrit-il, toi de qui nous parlons à tous les repas, toi qui ne nous quittes jamais, que nous soyons assis, debout, à cheval, en promenade. En un mot, tu vis avec nous ; nous sommes avec toi, corps et âme ; nous ne sommes séparés que par un éloignement matériel. » Érasme n'apprit pas sans plaisir le nombre et la qualité des adeptes que lui attirait l'ardeur de Piso ; et celui-ci ne se sentait pas de joie en pensant que « sa doctrine gagnait des cercles de plus en plus larges ¹ ».

1. Cf. Fögel, *ouvr. cit.*, appendice.

Ursinus VELIUS ¹, d'origine silésienne, a eu autant d'habileté pour répandre la renommée d'Érasme. Il s'est tourné vers presque toutes les cours importantes de Silésie, d'Autriche et de Hongrie. Il assista au congrès de Pozsony (Presbourg) et Vienne de 1515, au colloque d'Augsbourg (1516) ; et après Mohács, il accompagna Ferdinand, en qualité d'historiographe, aux batailles livrées contre Zápolya ; en 1527, il prononça le discours solennel, au couronnement de Ferdinand dans le Dôme de Székesfehérvár. Nous ignorons qui l'a amené à Érasme ; il semble que son culte pour Érasme ait été fortifié par ses penchants d'humaniste, unis à l'admiration qu'il avait vouée à REUCHLIN dès sa jeunesse ². Avant de connaître personnellement Érasme et d'avoir correspondu avec lui, il a exprimé sa vénération dans un poème fêtant l'anniversaire d'Érasme (*in natali Erasmi Roterodami carmen*, 1517). L'année suivante, sur les conseils de l'évêque Jean Thurzó, il composa un nouveau dithyrambe d'Érasme ; il le lui envoya, et ce fut l'origine de leur correspondance. Quand il apprit en 1521 qu'Érasme venait de Lœwen en Suisse, il accourut à sa rencontre, chargé des présents et des lettres de l'évêque Stanislas Thurzó ; il avait à cœur de voir Érasme, et, comme pour Piso, cette entrevue fut le grand événement de sa vie. Depuis ce séjour en Suisse, il devint le plus fidèle correspondant et le plus zélé propagateur des idées d'Érasme. Devenu précepteur de l'héritier du trône à la cour de Ferdinand II, il eut l'occasion de répandre discrètement le culte d'Érasme dans les milieux de la noblesse et de la cour. En quelque sorte ambassadeur d'Érasme, il fut accueilli par la noblesse hongroise ; et la correspondance qu'il entretenait avec le maître continua jusqu'à sa mort, à part de courtes interruptions.

Le troisième adepte hongrois d'Érasme est Antoninus DE KASSA ³. Ses études médicales l'amènèrent à Fribourg-en-Brigau où il fit la connaissance d'Érasme ; et plus tard il passa deux ans (1522-24) à Bâle dans l'entourage du maître

1. Cf. Bauch, *Ursinus Velius*. Ungarische Revue, 1889.

2. Les *Epistolæ obscurorum virorum* (Lipsiæ, Teubner, 1864, p. 340-359) le rangent parmi les reuchlinistes : « Item in Curia Cardinalis est quidam Caspar Ursinus qui scit facere græca carmina et promisit Reuchlin auxilium suum. »

3. Fraknói, *Hazai és külföldi iskolázás* [L'enseignement national et étranger] p. 216. — Sa correspondance : Érasme. Bâle, 25 août 1525 (*Op. Ep.* 885). Antoninus : Cracovie, 21 janv. 1526 (Bauch, *Tört. Tárl.*, 1885, 349). Érasme : Bâle, 9 déc. 1527 (*Op. Ep.* 1045-46), 1527 (*Op. Ep.* 1051-53), Fribourg 9 juin 1529 (*Op. Ep.* 1203-04).

et des érasmistes de Bâle. A son retour en Hongrie, il emportait une lettre de recommandation d'Érasme. Plus tard il devint médecin attitré de l'évêque Stanislas Thurzó et partit pour Olmütz : et depuis cette époque il se trouva séparé du milieu hongrois. Il eut une abondante correspondance avec Érasme et les protecteurs hongrois de celui-ci. Après de Stanislas Thurzó surtout, il contribua beaucoup à assurer la liaison avec Érasme. Plus tard Érasme use de termes chaleureux pour lui dédier, comme à un ami fidèle, un recueil d'études médicales¹. Quand Antoninus apprit la mort d'Érasme, il pleura dans une élégie le trépas de son grand ami².

Jacob PISO, Ursinus VELIUS, Antoninus DE KASSA, grâce à leurs voyages, reconnurent plus tôt les mérites d'Érasme que ceux qui restèrent en Hongrie et qu'ils essayèrent de gagner à la doctrine érasmiennne. Les premiers disciples qu'ils firent furent les trois grands mécènes humanistes du règne des Jagellons, les frères THURZÓ. Jean Thurzó, Stanislas Thurzó et Elek Thurzó, propriétaires immensément riches des mines d'or de la Haute-Hongrie, arrivèrent, grâce à leurs richesses minières, à la hauteur des Fugger, et parvinrent au sommet de ce capitalisme de la fin du Moyen-Âge. Quand ils commencèrent leur carrière, la fortune de la famille avait déjà atteint son maximum, et ils ne contribuèrent pas à l'augmenter. La fortune amassée par leurs pères leur servit à prendre une place de choix dans l'état européen des humanistes et à savourer les plaisirs d'une vie raffinée que leur permettait l'importance de leur fortune. JEAN, en qualité d'évêque de Breslau et STANISLAS, comme évêque d'Olmütz, ont rattaché à eux les personnages les plus marquants de la vie intellectuelle de leur temps. Leur évêcopat marque l'apogée de l'humanisme en Silésie³; beaucoup d'humanistes ont loué leurs largesses, mais aucun à plus juste titre qu'Ursinus Velius, leur favori. Antoninus de Kassa aussi a passé la plus grande partie de sa vie au château de l'évêque Stanislas, en qualité de médecin. Les deux évêques Thurzó étaient des autorités à la cour de Bude : ce sont eux qui ont

1. Cf. *Galeni Paraphrasæ Menodoti ad artium liberalium studia exhortatio*. Date de la dédicace : Bâle, IV cal. Majus 1527 (Op. I 11045-48).

2. Antoninus Joannes Cassoviensis, *Elegia in obitum magni Erasmi Rotterodami, recipiui studiorum instauratoris*. — Cracovie, 1536. Fraknoi, *L'enseignement national et étranger*, p. 352.

3. *Allg. Deutsche Biographie* XIV. Markgraf : « Nach seiner geistigen Richtung ist er (Jean) als ein Freund der Aufklärung zu bezeichnen », p. 189.

posé la couronne de Bohème sur la tête de Louis et de Marie ; bien souvent le roi les appelait à Bude pour les consulter. Piso raconte dans une lettre adressée à Érasme comment il a gagné les deux évêques à sa cause. Pendant un de leurs séjours à Bude, ils vinrent lui rendre visite et le trouvèrent absorbé dans l'étude d'Érasme ; ils le questionnèrent et il leur montra la lettre d'Érasme (toujours la fameuse lettre de Sienne qu'il gardait « comme de l'or ») ; « ils s'en emparèrent fiévreusement, dit Piso, et eurent un grand plaisir à la lire. Après cela, il n'était plus difficile de les engager à lui écrire. » Les deux évêques, cependant, admiraient depuis longtemps Érasme avant de lui avoir encore adressé une lettre. Les deux princes de l'Eglise n'ont approché Érasme que timidement et non sans de longues réflexions : tant l'opinion publique faisait de cas du prince des humanistes.

Dans la première lettre (aujourd'hui perdue) qu'il adresse à Érasme, l'évêque Jean Thurzó s'excuse de la liberté qu'il prend, et s'autorise des conseils de ses deux amis, Piso et Ursinus Velius¹. Il joignit à sa lettre un éloge poétique composé par Ursinus Velius. Érasme répondit poliment, ce qui flatta également la vanité d'humaniste de l'évêque Jean, d'Ursinus Velius et de Piso. Avec la lettre suivante, l'évêque envoie déjà des cadeaux : des fourrures de zibeline, de l'or extrait de ses propres mines, un sablier ; sur celui-ci on pouvait lire la maxime paradoxale : *Festina lente*. Érasme lui-même n'aurait pas trouvé mieux. L'évêque Jean n'a pu échanger que trois lettres avec Érasme, sa mort ayant mis fin à l'amitié commençante.

Après la mort de Jean, la première lettre d'Érasme que nous ayons est adressée à Stanislas : il arrive que ceux qui portent la mitre ne soient pas des évêques ; Jean, lui, était digne de la porter ; c'est pourquoi il le regrette bien sincèrement. Ursinus Velius porta à Bâle la lettre et les cadeaux de l'évêque Stanislas ; Érasme dans ses lettres raconte à l'évêque l'accueil qu'il a fait à Ursinus et le tient au courant du succès qu'obtiennent les poésies de celui-ci². A Bâle Ursinus Velius ne s'est pas contenté de mettre Érasme au

1. Correspondance avec Érasme : Érasme, Louvain, 20 avr. 1519 (*Op. Ep.*, 429-430) Thurzó : Breslau, 1 déc. 1519 (*Op. Ep.* 520-23). Érasme : Louvain 31 août 1520 (*Op. Ep.* 571-72).

2. Lettres d'Érasme, Fribourg, nov. 1521 (*Op. Ep.* 668-669), Bâle, 23 nov. 1521 (669), Stanislas, 10 avril 1522 (712-13), Érasme, Bâle, 21 mars 1523 (765-66), Bâle 8 févr. 1525 (849-51), Stanislas, Krems 8 août 1532 (1448-49).

courant des goûts humanistes de son évêque, mais encore il a noué de nouvelles relations littéraires entre Stanislas et les humanistes de Bâle. Érasme s'est empressé d'accueillir le généreux évêque au nombre de ses protecteurs : quand arrivèrent à Bâle les lettres et les précieux cadeaux — des coupes d'argent, — Érasme dédia à l'évêque son édition de Plinè, et dans l'épître dédicatoire il accorde ses éloges à Ursinus Velius qui servit d'intermédiaire ¹. Plus tard, il lui dédia aussi un de ses petits traités (*Enarratio Psalmi, XXXVIII*) une fois encore par l'entremise d'Ursinus Velius ².

Elek (Alexis) THURZÓ était un des magnats les plus influents de la cour de Bude avant Mohács, et l'un des conseillers les plus écoutés du jeune roi. Pour se pousser dans le monde, il protégea les humanistes et se fit décerner par eux des éloges : Bálint Eck en particulier le vanta comme un mécène généreux ³. Érasme s'en est volontiers rapproché, parce qu'il savait qu'il devait ce disciple à Piso. Ils ont, sans aucun doute, échangé des lettres, mais cette correspondance ne nous est pas parvenue. Érasme, pour le remercier, lui a dédié un livre, par l'entremise d'Antoninus de Kassa ⁴.

Par ses lettres et ses dédicaces, Érasme ne s'est pas seulement assuré la protection de la puissante famille des Thurzó, mais il a encore gagné le centre de l'humanisme de l'Europe danubienne, la cour de Louis II. Le roi se laissa peut-être entraîner déjà par Piso dans les cercles studieux des amis d'Érasme : mais ce fut surtout la REINE MARIE qui s'efforça, avec plus de succès encore que Piso et les Thurzó, de rattacher la cour de Bude à la confrérie internationale des disciples d'Érasme. Marie de Habsbourg joue un rôle de premier plan, parmi les protecteurs d'Érasme. Elle avait été élevée, comme son frère Charles-Quint, par Adrien d'Utrecht, devenu plus tard le pape Adrien, humaniste ami et zéléteur d'Érasme ; aussi quand en 1521 elle épousa Louis et vint à Bude, il est probable que son admiration pour Érasme était déjà fortement implantée en elle.

Outre Marie, un nouveau personnage fit son apparition à

1. C. *Plinii Secundi Historia Mundi*, Bâle, 1525.

2. Op. V. Dédicace, 15 févr. 1532 (p. 415-418).

3. Cf. Bauch, *Valentin Eck*, Ungar. Revue, 1894, p. 40.

4. *De Cohibenda Iracundia. De curiositate* (Op. V. 57-70).

Bude, Jean HENCKEL, confesseur et aumônier de la reine ¹. A la cour de Bude, on reconnut bien vite en Henckel un fidèle d'Érasme ; et Henckel trouva en Antoninus de Kassa un ami et un correspondant d'Érasme, grâce auquel il put rejoindre la grande famille érasmiennne. Par l'intermédiaire d'Antoninus, il ne tarda pas à envoyer une lettre (perdue depuis) et des cadeaux à Bâle ; avant même que l'envoi ne fût parvenu à Bâle, Antoninus avait annoncé à Érasme qu'un nouvel adepte influent était apparu dans l'entourage de la reine. Il ne connaît personne en Hongrie qui jouisse davantage des faveurs du roi, de la reine, des grands ; Henckel s'inspire toujours d'Érasme, dans les propos qu'il tient, en public ou en petit comité ; sa bibliothèque contient toutes les éditions des œuvres d'Érasme, sa dialectique réduit ses adversaires à quia. En outre, Henckel a devant lui une rapide carrière ecclésiastique ; il a déjà refusé des évêchés. Pour toutes ces raisons, Antoninus prie Érasme de dédier à Henckel un de ses prochains ouvrages. Érasme n'accéda pas au désir d'Antoninus, puisqu'il ne dédia aucun livre à Henckel ; mais il entama une correspondance avec ce nouvel adepte, courtisan influent de la reine Marie. Il lui écrivit, et dans cette lettre il ne se contenta pas des banalités et des éloges habituels aux humanistes, mais il lui découvrit, comme à un vieil ami, les principes de sa conduite envers la religion. Les lettres d'Antoninus lui ayant montré Henckel comme un vrai disciple, il lui envoie, en signe de son attachement, les paraphrases des évangiles de Jean, Luc, et Mathieu. Nous ignorons ce que fut la réponse de Henckel à cette chaleureuse lettre d'Érasme, car leur correspondance ne nous est parvenue que par fragments ².

Érasme avait les meilleures relations avec la cour de Louis II quand survint la catastrophe de Mohács. Le roi tombé, le pouvoir passa aux mains de Jean ZÁPOLYA. Avec ZÁPOLYA, VERBÓCZY et la petite noblesse, de nouveaux hommes, étrangers à Érasme, prirent la direction du pays.

1. Cf. Fraknói, *Henckel János, Mária királynő udvari papja* [Jean Henckel, aumônier de la reine Marie] Bpest, 1872, p. 59. — Bauch, *Dr. Johann Henckel, der Hofprediger der Königin Maria von Ungarn*. Ung. Revue, 1884, p. 599-627.

2. Cf. leur correspondance : Érasme, Bâle, 7 mars 1526 (*Op. Ep.* 913-916, Henckel, Sopron 18 juill. 1528. (Bauch, *ouvr. cit.* 353-54), Érasme, Bâle 26 févr. 1529 (*Op. Ep.* 1159-60), Érasme, Fribourg, 2 nov. 1529 (*ibid.*, 34-1743), Henckel, Linz, 13 avril 1530 (Bauch, *loc. cit.* 519-20), Henckel, Augsbourg, début d'oct. 1530 (*ibid.*, 521-23). — Ces lettres contenues dans l'*Opus Epistolarum* ont été rééditées par Fraknói dans son ouvrage sur Henckel.

La reine Marie s'enfuit, ainsi que Henckel, Alexis Thurzó et tous ses fidèles, qui quittèrent Buda. « Je suis navré des troubles qui agitent votre pays » écrit Érasme dans sa dernière lettre à Piso qui s'était enfui aussi ; Érasme apprit plus tard par une lettre d'Ursinus Velius, que ce fidèle Piso, le plus fervent de tous les disciples, après avoir tout perdu était mort à Presbourg, l'âme torturée de douleur. A la suite de tous ces événements, Henckel prit encore plus d'importance ; après un court séjour à Kassa, il retourna auprès de la reine à Presbourg (1528), Érasme reçut une lettre de Henckel qui lui écrivit de Presbourg pour lui annoncer les nouveaux malheurs qui étaient survenus, la grave maladie de l'âme d'Antoninus de Kassa, et lui demander d'écrire un livre capable de consoler la malheureuse reine dans son veuvage. La reine a toujours un livre à la main, elle apprend et enseigne. Elle cherche la consolation dans la lecture des Saintes Écritures : les paraphrases dans lesquelles Érasme les explique, elle les a lues d'abord en allemand, puis elle les a relues dans l'original latin plusieurs fois par jour. Érasme se fit un plaisir de satisfaire à la prière de Henckel ; il dédia à la reine son livre sur le veuvage (*Vidua christiana*, 1529. Op. V. 723-766) : il exhorte la reine veuve, dont le sort malheureux a mérité la compassion générale, à supporter son malheur avec constance. En quelques mots pleins de sympathie, il fait allusion au prêtre, fidèle serviteur de la reine, dont le christianisme fervent l'a poussé à écrire ce livre.

Marie et ceux qui l'entouraient dévorèrent le livre. Henckel écrivit une lettre de remerciements à Érasme, et l'assura de la reconnaissance de la reine, en lui annonçant l'envoi de présents. Ce ne fut pas lui cependant qui lui apprit comment ses consolations avaient redressé l'âme brisée de la reine, mais un autre disciple hongrois qui jusqu'alors n'était pas au nombre des correspondants d'Érasme. « Tu ne me connais pas personnellement ; mais par tes livres que j'ai toujours entre les mains et que je lis bien souvent, tu m'es bien cher, et je te connais aussi bien que ceux qui vivent auprès de toi et qui savourent chaque jour le charme de tes entretiens ; entre eux et moi il n'y a aucune différence là-dessus. » Cette confession qui ouvre la correspondance de Nicolas OLÁH avec Érasme prouve que OLÁH (historien, primat d'Esztergom, 1493-1568) avait depuis longtemps pratiqué Érasme, avant le début de leur correspondance.

Érasme eut plaisir à recevoir des lettres du confident de la reine, d'autant plus qu'à ce moment on avait éloigné de l'entourage de la reine Jean Henckel laquelle prit, sur l'ordre de Charles-Quint, le gouvernement des Pays-Bas. Il répondit avec empressement, et apprit à son nouvel adepte qu'il le mettait au nombre de ses meilleurs amis. Par les bons offices de la reine Marie, l'influence de Nicolas Oláh s'étendit jusque dans les Pays-Bas et même à la cour de Charles-Quint ; et Érasme eut recours aux nombreuses relations de son disciple hongrois. Quand Natalis BEDA, théologien de Paris, signala dans quelques brochures les doctrines contraires à l'Eglise que contenaient les *Colloquia* et les *Paraphrases*, Érasme, grâce à Nicolas Oláh, empêcha la diffusion dans les Pays-Bas d'une de ces brochures. Ils échangèrent maintes lettres ; la promesse que faisait Érasme de retourner dans son pays natal faisait le thème habituel de leur correspondance. Charles-Quint approuva ses projets ; le plus grand désir de la reine Marie et le rêve de Nicolas Oláh était de faire venir chez eux le premier sage du siècle. Déjà auparavant Érasme avait refusé l'invitation des cours royales ; cette fois il semblait qu'il accepterait l'invitation, parce que Fribourg où il s'était réfugié loin des agitations de la Réforme ne lui permettait plus aucune tranquillité d'esprit. Oláh s'y est pris par tous les moyens pour l'engager à se rendre à Bruxelles ; il y trouverait l'indépendance et le calme qu'il cherche ; les réformateurs et les moines franciscains ne le gêneraient pas ; il aurait autant qu'il voudrait de vin de Hongrie et de Bourgogne... Érasme ne s'y refusa pas, promit même ; il sollicita l'autorisation de Charles-Quint ; il demanda une invitation formelle de la reine Marie ; il se fit même envoyer l'argent pour le voyage ; mais il retardait le départ de jour en jour. Enfin il se mit en route ; de Fribourg il gagna Bâle ; mais là, la mort le terrassa. Sa correspondance avec Nicolas Oláh contient ses derniers projets. Nicolas Oláh pleure son illustre ami dans des épigrammes et des complaintes funèbres ¹.

1. La correspondance de Nicolas OLÁH avec Érasme a été publiée par Arnold POLYI, *Oláh Miklós levelezése* [La correspond. de N. Oláh]. Bpest, 1875, et par Kollányi, *Oláh Miklós és Erasmus. Új Magyar Sion XVI. Katholikus Szemle* 1888. Cf. Op. I. *Epitaphia in laude Erasmi*. Ödön NOSZKAY parle de cette correspondance dans : *Oláh Miklós levelezésének művelődéstörténeti vonatkozásai* [L'apport de la correspond. de N. Oláh à l'histoire de la civilisation] Érsekújvár, 1903.

Dans les dernières années de la vie d'Érasme, plusieurs Hongrois ont, par leur correspondance, cherché à le connaître. Parmi les amis de Nicolas Oláh, l'un d'eux particulièrement correspondit avec Érasme : MAXIMILIANUS TRANSYLVANUS qui se fit un grand nom parmi les auteurs de travaux géographiques ¹. Cet humaniste, originaire de Transylvanie, était au service de Charles-Quint, et il passa sa vie en voyages, chargé de missions diplomatiques. Son nom seul et son origine le rattachent aux humanistes hongrois ; mais il perdit bientôt toute relation immédiate avec la Hongrie. Il s'est détaché de la vie intellectuelle hongroise ; aussi ne pouvons-nous le compter parmi les érasmistes hongrois.

Etienne BRODARICS, diplomate du roi Louis II, historien et évêque, Antoine VERANCICS, diplomate du roi Jean Zápolya, historien, archevêque d'Esztergom (1504-1573), ont entretenu eux aussi une correspondance avec Érasme ; mais elle est aujourd'hui perdue, et nous ignorons comment ils étaient entrés dans le cercle des érasmistes, et quels liens les y rattachaient ². Si l'on en juge par l'unique lettre d'Érasme à Brodarics, ce sont des amis communs qui ont parlé à Érasme des mérites et de la culture humaniste des deux évêques hongrois. Il semble qu'Érasme ait vu clair dans l'âme de Brodarics, puisqu'il loue ses méditations religieuses, et le range au nombre de ses amis et même de ses protecteurs. Ainsi donc, depuis la rencontre de Piso à Rome, Érasme a cherché à entretenir des relations d'amitié avec des secrétaires, des diplomates, des confidents de la cour hongroise.

Cette correspondance suivie révèle la communion d'idées qui unissait Érasme et ceux qui se proclamaient ses fidèles. PISO, ANTONINUS DE KASSA, URSINUS VELIUS, les trois THURZÓ, HENCKEL, OLÁH, BRODARICS, VERANCICS, la REINE MARIE ne représentent qu'un cercle restreint du monde hongrois de

1. Cf. Alex. Márki, *Egy magyar humanista* [Un humaniste hg]. Kolozsvár, 1893 ; Kropf, *Magyar Könyvszemle*, 1895, pp. 289-298. *Századok*, 1887 [XXI] p. 546-548 ; 1889 [XXXIII] p. 52 ; 1890 [XXIV] p. 661. Ursinus Velius a écrit aussi un éloge de cet humaniste. Cf. Bauch, *ouvr. cité* p. 38 (erreurs).

2. Érasme à Brodarics, Fribourg 9 juin 1529 (*Op. Ep.* III. 1204). Szinnyei, *Magyar írók élete* [La vie des écrivains hg] fait erreur en déclarant qu'on a trouvé dans les papiers de Verancics une lettre d'Érasme. Quant à la lettre à Brodarics, cf. Pongrácz Sörös, *Jerosini Brodarics István*, Bpest, 1909, pp. 91-92.

l'époque ; on pourrait élargir ce cercle en ajoutant les noms des quelques personnages qui ont toujours un lien avec les précédents. Ceux-ci représentent la couche la plus élevée et la plus cultivée de la société hongroise de ce temps : courtisans, évêques, membres de la haute noblesse, ils menaient la politique de ce temps. Les divers chemins suivis par les correspondants hongrois d'Érasme s'entrecroisent ; unis par une estime mutuelle et par la communauté de sentiments, ils se sont tenus de près ; ils échangent des lettres, ils ont des protégés politiques et littéraires communs ; ils vivent à peu près à la même époque, et, se développant sous l'influence des mêmes impressions, leur politique poursuit les mêmes buts ; aussi leurs biographies se mêlent-elles. Si nous suivons la ligne des admirateurs hongrois d'Érasme, nous trouvons des ressemblances de frères dans leur physionomie intellectuelle, non pas seulement chez les trois Thurzó, mais chez tous sans exception ; ils appartiennent à la même génération. Ce n'est pas tant parce que leur développement se fait entre les mêmes dates que parce qu'ils subissent le même sort. La grande crise du xvi^e siècle est aussi la crise de leur vie ; ils vivent ces années où germe la Réforme ; leur jeunesse se passe sous le règne de Mathias Corvin ou dans les décades qui ont suivi. Mohács brise leur carrière. Ils diffèrent de leurs aînés qui ont vécu leur âge mûr sous le règne de Mathias ; ils diffèrent de leurs cadets qui ont été élevés dans le monde hongrois d'après Mohács, ou même déjà dans Wittemberg, centre du protestantisme. Ceux de la génération de Mohács se ressemblent tous ; on lit sur leur physionomie intellectuelle à tous qu'ils sont les derniers rejetons d'une époque décadente. En eux s'exprime — compte tenu des variations individuelles et des déformations que produit le prisme de la personnalité — la sagesse d'un alexandrinisme tardif ; ils suivent la règle de vie du pessimisme fatigué qui apparaît d'ordinaire au couchant des civilisations déclinantes.

Grâce à Érasme, cette sagesse a pris conscience d'elle-même. Ils sont « érasmistes », c'est-à-dire que, comme leur maître le fit avec eux, ils font pénétrer dans leur entourage

les idées qui, par la suite, s'extériorisent. Ils sont difficiles à connaître ; pris dans l'incertitude des controverses, ils tâtonnent ; certains même en arrivent à les prendre pour des hommes à double face. En ce qui touche l'Eglise, on ne saurait avoir en eux entière confiance, et l'on pourrait les suspecter d'avoir un penchant pour la Réforme. Tout en se défendant d'avoir rien de commun avec les audaces révolutionnaires de la Réforme, ils s'en prennent pourtant aux organisations officielles et aux fervents de l'Eglise. Ils mettent le dogme en doute ; les historiens de la religion se demandent s'ils sont protestants ou catholiques. Érasme laisse voir le même tour d'esprit, aussi bien dans ses œuvres que dans les lettres adressées à ses adeptes hongrois. Il n'a pas ménagé l'Eglise romaine dans ses satires ironiques ; mais il a détesté également la peste de la Réforme¹. Il prenait déjà ce ton dans la lettre à PISO ; et toutes ses lettres postérieures à ses amis hongrois, surtout à NICOLAS OLÁH, sont des variations sur ce thème. Dans cette conduite, dans cette volonté de s'éloigner à la fois des moines hypocrites de Rome et des faux prophètes de Wittemberg et de se dégager de ces vaines agitations, ses disciples hongrois ont vu la caractéristique véritable de la sagesse chrétienne, la « vera pietas ». On pourrait citer de longues suites d'exemples montrant l'influence de cette élévation d'Érasme sur ses disciples hongrois : ce n'est pas chez eux un enseignement appris, mais une conviction fermement implantée ; les diversités individuelles n'en changent pas la nature. Eux aussi, se plaçant au-dessus des partis adverses, ne se sentent en communion qu'avec les sages païens. Ce ne sont pas des protestants, et par principe, ils sont même hostiles à toute réforme révolutionnaire ; cependant aucun d'eux, même pas NICOLAS OLÁH, archevêque, primat d'Esztergom, n'a lutté avec acharnement pour la défense de l'Eglise attaquée ; ils ont même tous admis l'existence de la Réforme.

JEAN THURZÓ, alors qu'il était évêque de Breslau, prit une telle attitude dans l'affaire des indulgences de Tetzl,

1. Cf. surtout les lettres adressées à NICOLAS OLÁH.

fameuses par la critique de Luther, qu'on le dénonça à plusieurs reprises et que l'Église dut ouvrir une enquête. Il protégea Reuchlin, condamné par l'Église. Schleupner et Hess apportèrent à Wittemberg de si bonnes nouvelles, que Luther et Mélanchton le prirent pour un de leurs adeptes ¹. Après sa mort on l'accusa de « cryptoluthéranisme ». A sa mort, Luther fit cette réflexion dans une de ses lettres : « L'évêque de Breslau vient de mourir, c'était le plus grand évêque du temps ; il est mort dans la vraie foi chrétienne ². » Erasme, quand il apprit sa mort, le pleura.

Le cas de STANISLAS THURZÓ est également problématique ; à Wittemberg on comptait aussi sur lui. Quant à la conduite d'ALEXIS THURZÓ, elle est encore plus mystérieuse. On dit qu'il se fit protestant ; il fonda l'école protestante de Galgóc ; il fut l'ami intime et le parent de Péter Perényi, fidèle adepte de la Réforme. Les témoignages diffèrent sur son compte ; tantôt on dit « qu'il avait suivi l'enseignement de Luther avant le désastre de Mohács ³ », « qu'il favorisa le protestantisme dans les comitats du Nord ⁴ » ; tantôt on le représente comme « un chaleureux défenseur de la religion catholique ⁵ ».

Jean HENCKEL représente le mieux cette politique douteuse et peut-être à double face. On le dit tantôt catholique, tantôt protestant. Quand il était à Augsbourg en 1503 dans l'entourage de la reine Marie, il a exercé son influence dans le sens d'Érasme ⁶. Il a voulu rétablir la paix et servir de médiateur, à l'Assemblée d'empire, entre protestants et catholiques ; il chercha un compromis qui sauvegardât la

1. Cf. *Allgemeine Deutsche Biographie*, XIV, p. 188-189, Markgraf. — Köstlin, *Martin Luther*, 1003-5. 1^{re} t. p. 308.

2. Cf. « Episcopus Wratislaviensis obiit, omnium Episcoporum hujus sæculi optimus » — édit. de Weimar, *Luthers Briefe*, bearb. 5. Enders. II. 296, p. 304. 30 juillet 1520.

3. S. Szabó József, *A Perényiek a magyar reformáció szolgálatában* [Les Perényi au service de la Réforme en Hg]. Bpst, 1923. Dans le même sens, Szalay, *Magyarország története* [Hist. de la Hongrie]. III, 607.

4. Cf. André Zsilinszky, *A magyar honi protestáns egyháztörténet* [L'histoire de l'église protest. en Hongrie]. Bpest, 1907, p. 65.

5. Cf. André Fabó, *Figyelő*. 1885, p. 143.

6. Cf. Bauch, *Henckel*. — Georg. Lœsche, *Luther, Melanchton, Calvin in Oesterreich-Ungarn*. Tübingen, 1909, pp. 172-179.

paix et permit une mutuelle compréhension. A cette époque, on voyait encore en Érasme le meilleur intermédiaire entre catholicisme et protestantisme, et l'on comptait sur lui pour trancher ce grand différend. Nicolas OLÁH qui vivait aussi à Augsbourg dans l'entourage de la reine Marie demanda également à Érasme de venir à cette assemblée d'empire qui réunissait toutes les gloires de l'empire de Charles-Quint ; mais on n'invita pas officiellement Érasme à intervenir dans la discussion ; c'est pourquoi il ne se rendit pas à la prière de Nicolas Oláh¹. Le protestantisme était représenté à cette assemblée par Mélancton, dont Luther ne partageait pas tous les avis, et qui était l'homme de la conciliation et du compromis. Dès cette assemblée d'Augsbourg, Henckel avait, dans les milieux ecclésiastiques, une réputation d'hérétique. La reine Marie ne put l'emmener avec elle aux Pays-Bas ; car Charles-Quint lui signifia l'ordre de laisser ses compagnons suspects d'hérésie. Henckel quitta donc l'entourage de la reine Marie, à cause de cette réputation ; cependant il ne se sépara pas de l'Eglise. Il continua de la servir à Breslau et plus tard à Schweidnitz. Il vécut en bonne amitié avec Nicolas Oláh et autres fervents catholiques. Si l'on en croit la tradition, c'est lui qui fit faire à André Dudics ses premiers pas dans les sciences de l'humanisme.

Telle fut la conduite du prédicateur et aumônier de la cour hongroise, telle fut la conduite du roi Louis II et de la reine MARIE². Sans être luthériens, ils ont donné à croire qu'ils l'étaient. Le légat du pape annonça en 1521 à Rome que « selon la rumeur publique, le roi et la reine seraient, Dieu m'en garde, luthériens³. » Le primat SZALAHÁZY

1. Cf. Ipolyi, *édit. citée*, p. 69, où se trouve la lettre d'Oláh datée d'Augsbourg, 1^{er} juillet. — Cf. Köstlin, *Marlin Luther*. Berlin, 1903, I, 380.

2. La question est traitée plus amplement par Tivadar Botka, *Mária magyar királyné győzelme a vallási gyanúsításokon* [La victoire de la reine hongroise Marie sur ses accusateurs en matière de religion]. Magyar Sion, 1866, II. — Vilmos Fraknói, *Mária magyar királynő állása a reformáció irányában*. [L'attitude de la reine Marie vis-à-vis de la Réforme]. Magyar Sion, 1878 et Tivadar Ortway, *Habsburgi Mária és férje, II. Lajos magyar király katolikus igazhívőségének kérdése* [La question de l'orthodoxie cath. de Marie de Habsbourg et du roi Louis II]. Budapest, 1913.

3. Fraknói, *Uj Magyar Sion*, IX, 790 et Ortway, *ouvr. cit.*

envoya une note dans le même sens au nonce du pape, Burgio. Ce bruit s'est répandu non seulement à Rome, mais aussi à Wittemberg ; aussi, après le désastre de Mohács, Luther dédia-t-il un de ses livres à la reine veuve. Il écrit dans cette dédicace : « Ist mir die gute Mähre zukommen das Eure Königliche Maiestät dem Evangelium geneigt wäre, und doch durch die gottlosen Bischöfe, welche in Hungern mächtig und fast das meiste darinnen haben sollen, sehr verhindert und abgewendet wurde, also dass sie auch etlich unschuldig Blut vergiessen lassen und gräulich wider die Wahrheit Gottes getobet ¹. » Le livre consolateur de Luther a compromis la reine aux yeux de l'Eglise. Son frère Ferdinand aussi a commencé à douter de sa foi : il lui donna un avertissement par lettre, l'engageant à ne pas laisser s'altérer la foi de ses ancêtres ; et pour lui prouver les raisons qu'il avait de la suspecter, il joignit à sa lettre le livre de Luther. Marie s'en défendit dans une réponse qui ne manque pas d'esprit. Luther ne lui a pas demandé son consentement pour écrire cette dédicace, et elle n'a aucun moyen d'empêcher Luther d'écrire ce que bon lui semble, quand bien même elle devrait en pâtir ². Aux autres personnes, elle parla encore plus laconiquement de cette dédicace de Luther : « Ich sehe das mich D. M. L. lib hatt ³. » Il va sans dire que ses explications ne tranquillisèrent pas tout à fait son frère Ferdinand. « Sans doute, écrit-il, ni elle, ni lui ne peuvent empêcher Luther d'écrire ce qu'il veut ; il n'en est pas moins vrai que jamais Luther ne lui dédiera à lui-même un livre flatteur, car il suit fidèlement sa religion. » Les accusations arrivèrent jusqu'aux oreilles de Charles-Quint ; il n'y crut certainement pas ; car il n'aurait pas confié à Marie le gouvernement des Pays-Bas, et il ne lui aurait pas gardé sa fraternelle affection ⁴. Aussi bien à Wittemberg qu'à Rome, la religion de Marie et des érasmistes hongrois était

1. *Luther Werke* (édit. de Weimar), t. XIX, 540, 615 p.

2. Gévay, *Urkunden und Actenstücke*, p. 61.

3. *Tagebuch über D. M. Luther geführt von Cordatus*, hgg. von C. Wrampelmeyer. Halle, 1885, p. 408.

4. Cf. Ortway, *ibid.*, et p. 26 : « Je ne sais si je saurais ou pouvais encore vous aimer d'un amour fraternel » [en français dans l'original].

mise en doute. Marie n'a pas été une adepte de Luther, et quand elle gouvernait les Pays-Bas, elle empêcha de toutes ses forces la diffusion de la Réforme ; surtout elle s'efforça d'éviter la scission de l'Église et de réaliser la paix religieuse. Quand elle se rendit à l'Assemblée d'Augsbourg elle invita à sa table Mélanchton et les autres représentants du protestantisme ; elle voulut par persuasion réconcilier les adversaires et jeter un pont au dessus des controverses. Mélanchton, dans ses lettres écrites d'Augsbourg, loue en termes chaleureux la sagesse et la modération de la reine hongroise, et il est reconnaissant à la reine Marie d'avoir engagé l'obstiné Ferdinand dans la voie de la réconciliation et de la paix religieuse ¹. Au fond d'elle-même, Marie n'était pas une aussi docile disciple de l'Église que son frère Ferdinand ; elle était, sinon avec les partisans de la Réforme, du moins avec ceux qui voulaient une réforme intérieure de l'Église. Son admiration pour Érasme s'est manifestée surtout dans le projet qu'elle eut de l'admettre à sa cour. Elle visita sa maison natale à Rotterdam. Sa conduite religieuse, pendant ces années de crise pour l'Église, ne peut prêter à aucune méprise : elle adopta franchement la « vera pietas » d'Érasme ; dans la culture approfondie de Marie et dans sa bonne grâce, on retrouve l'empreinte d'Érasme, le grand éducateur. Elle demande à un de ses parents, Albert de Brandebourg, si la prière lui fait du bien ; sinon, ne voudrait-il pas lui acheter pour quelques sous de la ferveur qu'elle a en trop ² ? On pourrait voir passer un sourire incrédule sur les lèvres de la reine, une des femmes les plus cultivées de son temps, ce même sourire qu'Holbein a marqué sur les lèvres d'Érasme : sagesse dédaigneuse, à la veille de Mohács.

Dans la cour hongroise d'avant Mohács et dans l'entourage de Marie, l'un des personnages les plus attrayants était le jeune Ferenc PERÉNYI, évêque de Várad. C'est lui qui, avant le début de la bataille, fit « à la stupéfaction générale » (comme dit Brodarics) cette proposition fameuse :

1. Ellinger, *Melanchton*, 1902, p. 269.

2. En date du 2 juin 1523. Fraknoi, *Magyarország a mohácsi vész előtt*, p. 119. [La Hongrie avant le désastre de Mohács].

on devait envoyer à Rome un chancelier qui ait ses entrées auprès du pape (c'est-à dire Brodarics) pour demander la canonisation de vingt mille martyrs hongrois. Sans doute Perényi n'était pas parmi les correspondants d'Érasme, mais il s'est élevé à la hauteur de son génie, et il fit apporter ses œuvres à sa résidence épiscopale¹. Lui aussi tomba tout jeune sur le champ de bataille ; son frère Péter Perényi s'échappa et protégea plus tard la Réforme en Haute-Hongrie².

Etienne BRODARICS, qui observa avec pénétration les événements, a servi avec zèle les intérêts de son Eglise ; cependant, sa foi n'est pas-au-dessus de tout soupçon. Dans les cercles de l'Eglise et de la cour, l'opinion publique a commencé à douter de son orthodoxie : on dit de lui qu'il est à demi luthérien, qu'il approuve le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces, « qu'il n'aime pas beaucoup les représentations des saints » ; on croit même savoir qu'il prendra bientôt femme³. Il est certain que dans ses missives au pape Clément VII, il exposa fort tranquillement les progrès de la Réforme ; et le pape lui répondit par une de ces semonces sévères qu'on adresse à ceux qui font un faux pas. Voyant les deux côtés de la vérité, il passa lui-même pour être à double face. Cependant, dans son for intérieur, Brodarics s'est détourné des fidèles de la Réforme comme Érasme ; il a seulement décrit au Saint-Père, avec une sincérité dépouillée de tout voile, les graves maladies qui affligeaient l'Eglise à la fin du Moyen-Age. « Pour l'amour de Dieu, je prie Votre Sainteté de rechercher avec le corps des cardinaux les moyens de guérir ce furoncle qu'on ne saurait plus cacher longtemps. ⁴ » Il défendit la paix religieuse et la tolérance dans cette époque de querelles religieuses. En vrai disciple d'Érasme, il a mis tout son espoir et toute sa confiance dans un grand synode réformateur qui, sous le signe de la concorde humaine, établirait la réforme de l'Eglise et ramènerait au bercail

1. Vincent Bunyitay, *A váradi püspökség története*. [Histoire de l'évêché de Várad]. Nagyvárad, 1883, p. 370.

2. S. Szabó, *A Perényiek a magyar reformáció szolgálatában*, Budapest, 1923.

3. Cf. Pongrác Sörös, *Jerosini Brodarics István*. Budapest, 1907.

4. Pongrácz Sörös, *ibid.*, p. 113.

les brebis égarées. Nous croyons entendre Érasme, quand Brodarics écrit au chef de l'Église : « Menacer, brûler, employer la force ne sont pas le fait de chrétiens ; nous ne pouvons engager nos princes à user de la force, puisque eux aussi s'aperçoivent qu'il y a beaucoup à reprendre dans le christianisme et bien des vices qu'il faut extirper. Tout le monde le voit ; on a besoin d'un synode et de bien des réformes. » Brodarics n'a pas assez vécu pour voir se réunir le grand synode réformateur. Au concile de Trente, ce fut le chef d'une génération plus jeune, André Dudics, qui représenta la Hongrie. BRODARICS a toujours cherché les concessions et la bonne entente, même dans les luttes de la nation. Dans sa carrière politique, il s'est toujours glissé entre Ferdinand et Zápolya ; et ses jeunes compagnons l'ont suivi dans cette voie, tenant toujours le juste milieu et sauvegardant la paix.

Antoine VERANCICS, comme la communauté des humanistes européens, s'est montré conciliant envers la Réforme, — dans sa succession, on a trouvé de petites poésies pour le portrait de Mélanchton, — et en politique, il a servi à la fois Ferdinand et Zápolya, pour unir, par des moyens pacifiques, la Hongrie de l'Est et la Hongrie de l'Ouest¹.

Ces hommes cherchent un sage arrangement de la vie ; de l'extérieur, cette élévation au-dessus des partis semble une duplicité ; de l'intérieur, c'est une aspiration vers les régions de la pureté, libres de luttes entre partis religieux et politiques, et un désir de repos silencieux dans la compagnie des amis spirituels et des sages classiques. De même qu'Érasme est allé se reposer à Bâle, de même ses disciples hongrois ont rêvé d'une « *turris eburnea* » que n'agite pas le bruit de chaque jour. « Je voudrais, dit Nicolas OLÁH écrivant d'Augsbourg où est la cour de Marie, vivre dans un lieu tranquille où je passerais mon temps à lire, à écrire, et où je serai loin des troubles de nos jours². » VERANCICS s'est occupé de recherches historiques et archéologiques, et a orné sa maison et les dépendances de celle-ci

1. Pongrác Sörös, *Verancsics Antal élete* [La vie d'Antoine Verancsics]. Budapest, 1898 ; *Verancsics és a reformáció*. Kath. Szemle, 1897.

2. Augsbourg, 1^{er} oct. 1530, publiée par Ipolyi, *ouvr. cit.*, 85.

d'une collection de souvenirs des anciens ¹. Cet « otium » tant désiré s'est réalisé pour l'évêque JEAN THURZÓ au château de Johannisberg, auquel il a donné son nom, et pour l'évêque STANISLAS THURZÓ à Olmütz ; Nicolas OLÁH à Bruxelles, BRODARIGS à Pécs ont cherché un lieu de repos. Jean HENCKEL aussi s'est réfugié loin de la cour bruyante de Marie, pour prendre la cure de Kassa. Marie n'a pu le retenir, pas même par l'offre de la prévôté d'Eger : « Je n'accepterai pas un évêché, disait HENCKEL, mais je me contenterai, dans le Seigneur, de mon modeste office ². » Plus tard, — quoique Érasme ait regretté sa décision — il a refusé l'évêché ; même sa modeste charge lui a pesé, et il voulut vivre et mourir sans avoir à se préoccuper du salut de l'âme des fidèles. Les évêques humanistes de Hongrie n'ont qu'à demi, et fort rarement, trouvé le repos intellectuel dans le pays dévasté ; mais si les événements ne leur ont pas accordé une vie tranquille, ils ont réalisé dans leur esprit la forme idéale de la sagesse. Dans leurs œuvres littéraires, on retrouve, sous des formes différentes, le repos, le calme, les regards en arrière ; leurs mémoires, leurs journaux, leurs notes, leurs réflexions sur les événements et leurs études montrent une âme qui renonce à toute activité.

Quand la génération de Mohács a disparu, les chefs de la vie intellectuelle hongroise ont dépouillé cette conception d'une vie sage. Après les grands seigneurs qui réfléchissent et qui doutent, viennent les martyrs et les héros qui ont entraîné à leur suite les foules populaires. La sagesse d'Érasme a pâli devant les exemples de Luther, de Zwingli, de Calvin, de Servet. L'âme de la génération hongroise qui suit se définit par la foi et non par le doute, par l'héroïsme énergique et non par la méditation contemplative, par l'entraînement pathétique et non par le sourire dédaigneux. Aux xvi^e et xvii^e siècles la sagesse chrétienne d'Érasme est stérile et terne auprès des hauts faits de l'héroïsme hongrois. De même que Nicolas Oláh s'est éloigné de son ancien maître,

1. Cf. László Siklóssy, *Verancsics Antal mint műpártoló*. [Antoine Verancsics mécène]. Budapesti Szemle, 1918, pp. 394-420.

2. « Ego vero nec episcopatu movebor, sed delectabor in domino cum mediocri hac conditione ». Fraknoi, *Henckel*, p. 7.

de même l'opinion publique du xvii^e siècle s'est tournée contre Érasme. L'Eglise s'est détachée d'Érasme qu'elle avait pris comme compagnon d'armes contre Luther, et le Concile de Trente a taxé ses idées de destructives pour l'Eglise et a mis ses œuvres à l'index.¹ Le protestantisme aussi l'a repoussé, et la sagesse chrétienne qui embrassait toute l'humanité s'est abattue dans les troubles de la Réforme. Les disciples d'Érasme ont dû reconnaître que la foi ferme comme un roc de l'apôtre Paul valait mieux que la « philosophia Christi » ; ils comprirent — ce qu'Érasme mettait en doute — que croire c'est avoir confiance en ce que nous ne voyons pas. La crainte superstitieuse du diable s'accordait mieux avec cette foi que le doute dédaigneux. Ce dont Érasme avait voulu préserver les cercles humanistes, arriva justement ; les deux plus grands ennemis de la sagesse éclairée, Grobianus et Anti-Christus, entraînent les masses du peuple.

LA SECONDE GÉNÉRATION.

Le temps d'Érasme est passé. Au bout des trente premières années du xvi^e siècle, l'activité intellectuelle hongroise est menée par une génération élevée, pour la plus grande partie, sous l'influence de la Réforme allemande. L'inspirateur en fut Luther et Mélanchton. Les élèves du « præceptor Germaniæ » ont mis Érasme au service de l'humanisme protestant, et n'ont retenu de ses idées que ce qui peut être prêché et enseigné dans les écoles. La sagesse dédaigneuse d'Érasme est descendue de la cour des princes jusque dans les petites chambres des écoliers. Dans la littérature hongroise imprimée qui reprend après Mohács, Érasme apparaît comme un bon maître d'école².

Les plus anciens textes hongrois imprimés montrent la transformation bourgeoise de l'humanisme courtois d'Érasme. Jean SYLVESTER ajoute un texte hongrois au livre rédigé pour les enfants par Christoph HEGENDORF et Heyden SEBALD (*Puerilium colloquiorum formulæ*). C'est

1. Péter János, *Erasmus*. Pedagogiai Könyvtár, Budapest, 1913. III.

2. Melich János, *A két legrégebb magyar nyelvű nyomtatvány* [Les deux plus anciens imprimés de langue hongroise]. Budapest, 1912, et *Irodalomtörténet*, I [1912], pp. 289-297.

donc par deux maîtres d'école bourgeois que Sylvester se rattache à l'humanisme d'Érasme. Ces « Entretiens » commencent l'enseignement du latin aux rudiments — Érasme voulait que les enfants apprissent le latin dès leur plus tendre enfance — et initient le commençant à la conversation latine par le moyen de dialogues. Le dialogue était le genre préféré de la sagesse ambiguë d'Érasme, parce qu'on y pouvait indifféremment soutenir des opinions contradictoires, vraies et fausses, sages et sottes, saintes et profanes. Dans le dialogue, il pouvait se cacher sous le masque de ses personnages ; il pouvait soutenir le pour et le contre, sans qu'il ait prononcé un mot qui fût de lui. Ces entretiens ont popularisé ce genre ambigu de la sagesse dans la littérature allemande contemporaine ; cependant il s'accordait mal avec la franchise et la netteté de croyances des hommes du xvi^e siècle. LUTHER n'a jamais écrit de dialogue, tout au plus un catéchisme. La sagesse dédaigneuse, conforme aux dialogues, se perd chez les maîtres d'école et les prédicateurs protestants. La traduction de Jean SYLVESTER montre pour la première fois dans la littérature hongroise comment le dialogue perd son contenu organique, qui chez Érasme en faisait la substance. Chez Sylvester, Andréas et Balthazar, Blasius et Clemens, etc..., s'entretiennent, mais n'ont rien à se dire ; ils n'émettent pas d'opinions également vraies et fausses, sages et sottes, comme les personnages d'Érasme. Ils ne parlent que pour permettre à l'élève d'apprendre, à l'aide de courtes phrases, les tournures simples du latin. Érasme s'est intéressé à l'éducation des princes, mais ne s'est jamais mis à enseigner le latin à qui que ce soit. Cependant les maîtres d'école humanistes du xvi^e siècle ont réussi à tirer de ses ouvrages des livres d'enseignement. A la fin du xvi^e siècle parut une adaptation hongroise de son œuvre pédagogique intitulée *De Civilitate Morum puerilium* (Op. I, 973-1033). Un maître d'école allemand, Hadamar REINHARDT, a servi d'intermédiaire entre Érasme et l'écrivain hongrois¹. Le même sort

1. Paru à Kolozsvár en 1591 (R.M.K. II, p. 60) et encore à Szeben, 1591, sous le titre : *Az erkölcsnec tisztességes (emberseges) volna, kire tanít Erasmus, mely rövid kérdésekre oszlatott és megöregbített Reinhardus Hadamarus által.*

attend le *Sage Caton* et les *Adages* d'Érasme : les disciples hongrois de Mélanchton en ont fait des livres d'école.

Le large intervalle qui sépare l'urbanité d'Érasme du goût public au temps de la Réforme apparaît nettement quand nous comparons un des dialogues d'Érasme, le *Conjugium*, avec son adaptation dans l'ancienne littérature hongroise : *Szép Beszélgetés két Asszony-Ember, Agota és Borbála között* (Lócse, 1650). Tout ce qui est chez Érasme sagesse dédaigneuse et savoir-vivre raffiné, tout ce contenu spirituel a disparu et dans les mains du traducteur hongrois est devenu informe et grossier. Son livre est traduit de l'allemand : la double traduction a émoussé le tranchant du latin d'Érasme et a transformé en un article de foire le fin produit de l'épicurisme intellectuel. Les femmes d'Érasme, qui savent tenir une conversation, expriment avec leur intelligence dédaigneuse et leur noblesse de bon ton leurs discrètes pensées sur le bonheur de la vie familiale : dans le livre populaire hongrois de bonnes bourgeoises plaisantent en bavardant dans la langue de tous les jours.

L'esprit sceptique d'Érasme fait défaut dans les principales œuvres de la littérature hongroise qui commence avec l'impression des traductions de la Bible. Les traducteurs hongrois de la Bible, KOMJÁTI, PESTHY, Jean SYLVESTER, ont traduit en hongrois le texte d'Érasme¹. Leur langue est plus voisine de celle des collègues humanistes de Mélanchton que de celle d'Érasme qui n'écrivit jamais en langue vulgaire. Leur ferveur s'adresse aux Saintes Écritures et non à Érasme. Ils ont été élevés dans cette époque croyante qui s'est plu à représenter les hommes, même sur les tableaux, serrant leur Bible dans leurs mains. Ils ont devant eux le grand exemple de Luther et de la Réforme, mais ils utilisent le texte d'Érasme, comme Luther l'avait fait quand il traduisit la Bible en allemand. Il est fort probable qu'ils ont appris à connaître Érasme dans le cercle des professeurs humanistes de Vienne. Par leur carrière et le tour de leur esprit, ils appartiennent plutôt à l'humanisme

1. Cf. Rupp Kornél, *Komjáti és Erasmus*. Egy. Phil. Közl., t. XVIII. Szilády Áron, *Pesthy* (éd. fac-similé de l'Académie), supplément. Dankó, *Sylvester*. Wien. 1871.

scolaire allemand qu'au groupe des nobles courtisans d'Érasme. Ce sont eux qui commencèrent la littérature hongroise imprimée : dans cette œuvre ils s'inspirèrent moins des œuvres latines d'Érasme que de l'humanisme germanisé dans les écoles allemandes.

Dans la vie intellectuelle après Mohács, ils n'ont été que quelques-uns à suivre les traces d'Érasme.

VERS LA PHILOSOPHIE DE LA RAISON.

La conduite religieuse d'ÉRASME, condamnée par l'Église romaine, le fut aussi par le protestantisme : cependant son enseignement et sa discipline survivent au milieu des luttes religieuses ; quelques disciples ont tiré les dernières conséquences de ses plus intimes pensées et ont voulu fonder une église pour les sages éclairés. SOCIN et SERVET ont vu l'apparition de la même vérité qu'Érasme avait entrevue, mais qu'il n'avait pas dévoilée aux yeux des profanes. De même qu'Érasme resta isolé, eux non plus ne trouvèrent aucun foyer, ni dans l'Église catholique, ni dans les sectes protestantes ; mais ils livrèrent au public ce qu'Érasme avait sagement tu : cette opinion que l' « adorandus philosophiæ princeps » n'était qu'un simple mortel et que la proclamation de sa divinité ne fut qu'un produit des époques postérieures. L'enseignement hardi de Servet et de Socinus a suscité un des penseurs les plus originaux et les plus oubliés de la vie intellectuelle hongroise du xvi^e siècle, François (Ferenc) DÁVID († 1579). Sa personnalité ressort parmi ces hommes rigoureusement pratiquants. Aux temps troubles des luttes religieuses, il a vu dans l'avenir lointain : il a entrevu l'aube de la philosophie de la raison, alors que ses frères combattaient pour la vraie foi. Ses contemporains ne l'ont pas compris ; des prédicateurs protestants de Transylvanie discutèrent avec lui ; mais personne ne put le suivre sur le chemin abrupt où il voulait les entraîner. BLANDRATA, même FAUSTE SOCINUS, qui se réfugia chez lui, se détournèrent de lui. A la Diète transylvaine de Gyulafehérvár de 1579, on éteignit cette première lueur de la philosophie de la raison qui s'alluma en Transylvanie

plus tôt que dans le reste de l'Europe. François DÁVID, déjà malade, fut emmené par ses amis à la Diète, et ses propres fidèles prononcèrent sa condamnation : « Monseigneur le Prince a vu clair dans ton cas : suivant ta science forgée dans ton cerveau, tu as quitté l'unité ecclésiastique ; tu t'es laissé aller à des blasphèmes maudits, impies et inouïs ; à l'encontre de la résolution du pays, tu as répandu tes erreurs ; tu t'es fait réformateur. Aussi Son Altesse te punit comme tu le mérites, pour servir d'exemple aux autres et les détourner des folles audaces. En attendant les ordres de Son Altesse, tu resteras en prison. » Ainsi mourut dans la prison de Déva le génie le plus important de la Hongrie au point de vue européen et l'un des esprits les plus originaux du xvi^e siècle. Ceux qui pénétrèrent le mieux dans le monde de ses idées furent les pionniers de la philosophie du xviii^e siècle, et surtout LESSING, le grand chercheur toujours en quête de vérité, qui, dans son isolement, s'efforça de se trouver dans le passé des parents spirituels. « Franciscus DAVIDIS, écrit Lessing dans sa solitude de Wolfenbüttel, von dem es, sollte ich meinen, zu unseren Zeiten nicht laut genug gesagt, nicht oft genug wiederholet werden kann, dass Socinus selbst an ihm zum Verfolger geworden...¹ »

Dans une de ses œuvres, François DÁVID tire les conclusions de l'histoire de la Réforme, et fait en même temps, involontairement, l'histoire de son propre esprit. « Dans le monde vieillissant, deux hommes sont apparus, tels de nouveaux MOÏSE, LUTHER et MÉLANCHTON. Ils ont commencé le renouvellement des symboles par leurs résultats, la rémission des péchés, et la purification, s'attaquant à la vente des indulgences, que les plus bornés considéraient comme contraires à la vérité divine... ZWINGLI s'est élevé plus haut. Mais, dépourvu d'aides, attaqué même par Luther, il eut peu de succès. Après lui, vinrent des hommes encore plus intelligents, très cultivés et fidèles protecteurs de l'Eglise : BUCERUS, OËCOLAMPADE, MUSCULUS, PIERRE MARTYR, OCHINI, VIRET. Ceux-ci ont restreint la puissance des papes, et fortifié le

1. *Von Adam Neuser*, édit. Muncker-Lachmann, p. 396.

monde par les vérités évangéliques. *Enfin vint ÉRASME de Rotterdam*. Se dissimulant quelque peu, il commença à enseigner l'unité de Dieu, non pas qu'il fondât un enseignement dogmatique, mais il réfutait les opinions de ses adversaires. C'est SERVET qui enseigna ouvertement l'unité de Dieu, et qui dénonça comme des voies de damnation l'enseignement des adversaires et la théologie des sophistes. Mais, n'ayant eu ni aide ni protection, il fut brûlé par CALVIN, sous les clameurs indignées des âmes pieuses. Cependant sa science se fortifia de son supplice même. Par les principes de foi qu'il expose dans ses ouvrages savants, beaucoup d'hommes se laissent entraîner à la méditation ; ainsi le grand problème est devenu le sujet des discussions. Il n'est pas douteux que, malgré les cruautés des adversaires et les pires persécutions, l'Eglise se débarrassera de ces anciens dieux fictifs et de ce Christ qui participe de deux essences ; car le Seigneur saura délivrer les siens des tentations¹. »

Il apparaît, dans cette petite dissertation, que ce n'est pas Mélanchton, mais SERVET qui amena François DÁVID aux idées d'Érasme. Aux yeux des penseurs de Transylvanie du xvi^e, c'est Érasme qui apparaît comme l'homme capable d'achever l'accomplissement de la Réforme. Érasme a joué ce rôle non pas par des livres d'école et des traductions, mais par les lois établies en Transylvanie sous le règne du roi Jean-Sigismond ; c'est par là qu'il a pris une influence dans la vie intellectuelle hongroise. Érasme voulait un refuge paisible et heureux où nul ne soit pourchassé à cause de ses croyances, où tous voient sagement que le vrai christianisme habite également dans la conscience de tous les mortels (*Evangelium Christi vere regnet in conscientiis omnium mortalium*)². Cette utopie d'Érasme fut réalisée plus tôt par les lois de Transylvanie que dans le reste de l'Europe. A la Diète de Torda de 1568, les disciples de François DÁVID firent promulguer la loi d'après laquelle nul ne pouvait être

1. Elek Jakab, *Dávid Ferenc emléke* [Le souvenir de Fr. Dávid]. Bpest, 1879, p. 90. Cette citation, qu'il traduit, est empruntée à l'ouvrage de Dávid intitulé « De falsa et vera unius Dei patri filii et spiritus sancti cognitione libri duo ».

2. Lettre à Henckel, *Op. Ep.* 916.

inquiété pour ses croyances. « Qu'en tous lieux les prédicateurs prêchent l'Évangile, chacun selon l'idée qu'il s'en fait... Aussi aucun surintendant, ni aucune autre personne n'a le droit de nuire au prédicateur. D'après les dispositions précédentes, que personne n'ait à encourir de reproche à cause de sa religion. Il est interdit à qui que ce soit de menacer quelqu'un de prison ou de destitution à cause de son enseignement ; car la foi est un don de Dieu, on l'apprend par l'ouïe, et celle-ci n'existe que par le Verbe divin ¹. » L'esprit de tolérance a fait de la Transylvanie hongroise le premier foyer de la philosophie de la raison. Mais cette tolérance n'eut qu'une existence éphémère, car elle ne put pousser de racines profondes dans la périphérie orientale de la civilisation européenne. Après la mort de Jean-Sigismond, l'esprit de la vraie foi du xvi^e siècle enveloppa de nouveau la Transylvanie ; mais l'exemple des disciples de François DÁVID ne fut pas sans laisser de traces dans le monde intellectuel européen. Depuis cette époque, les unitaires et les anti-trinitaires se sont groupés aux Pays-Bas, et continuant l'œuvre commencée par François Dávid, ils ont jeté les bases des églises unitaires aujourd'hui encore florissantes. Dans les Pays-Bas où la reine Marie et Nicolas Oláh éveillèrent, après Mohács, le culte d'Érasme, les idées de celui-ci allumèrent, à la fin du siècle, plusieurs phares solitaires qui jetèrent au loin leur lumière. Coornhert, Juste-Lipse, Hugo Grotius, Descartes, Spinoza, Giordano Bruno et les pionniers de la philosophie de la raison trouvèrent un refuge aux Pays-Bas. Ce n'est pas par hasard que la première édition complète d'Érasme a paru à Leyde dans les premières années du xviii^e siècle.

Dans l'ancienne littérature hongroise, nous ne trouvons qu'une seule traduction importante, qui mit Érasme entre les mains des lecteurs hongrois : elle parut aussi à Leyde en 1627. Le traducteur hongrois, Georges SALÁNKI, étudiant aux universités hollandaises, a senti l'importance d'Érasme,

1. Cf. *Erdélyi országgyűlési emlékek* [Monumenta des Diètes de Transylvanie]. II. 343. François Kanyaró, *Dávid Ferencz* 1906, p. 34. S. Gagyí, *Erdély vallás-abadása* [La liberté religieuse en Transylvanie], 1912.

et par amour pour sa patrie il a voulu faire connaître « Le Manuel enseignant la vaillance chrétienne par RÉZMÁN (sic) de Rotterdam » (*Rotterdami Rézmánnak Az keresztlyén vilésséget tanító kézben Viseleő könyvecskeiet*). Il dit dans sa préface; « Je n'ai rien à dire de ce que fut Érasme »; à son avis, on n'a pas besoin de faire l'éloge d'Érasme.

A côté de François Dávid, un autre homme se lève dans la vie intellectuelle hongroise du xvr^e siècle; il réalisa encore mieux que les unitaires les idées d'Érasme: ce fut André Dudics. Celui-ci commença sa carrière quand Érasme finissait la sienne. Il n'a mentionné qu'une ou deux fois le nom d'Érasme dans sa correspondance; c'est pourtant en Dudics qu'apparaît le mieux cette attitude intellectuelle, à laquelle s'attache pour nous le nom d'Érasme.

(Université de Pécs.)

TIVADAR THIENEMANN.
